

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

XXIII

(Suite.)

Le beau Laurent fut vis-à-vis de Jeanne d'une douceur affectueuse qui ne se démentit pas un instant, et envers de Morvan d'une politesse réelle, qui prouva au jeune homme que le célèbre flibustier avait dû vivre dans la meilleure société.

Il était presque nuit lorsqu'ils atteignirent l'habitation de Barbe-Grise.

Le boucanier, en voyant arriver Laurent, ne montra aucune surprise : le récit de la rencontre de la *cinquantaine* et des dangers courus par sa fille le laissa froid et indifférent ; mais son visage refléta une singulière expression d'anxiété lorsque l'adversaire de de Morvan lui dit :

— Barbe-Grise, j'ai reçu hier des nouvelles d'Europe.

— Ah ! s'écria Barbe-Grise : et mon procès ?

— N'est pas encore terminé ? Ton avocat, dont voici la lettre, demande de nouveaux envois de fonds !

— Tout ce qu'il voudra ! reprit Barbe-Grise avec feu ! S'il a besoin de cent mille écus, qu'il ne se gêne pas pour le dire ! Je pillerai, s'il le faut, une ville espagnole pour me procurer cet argent. . . .

Ce mot de procès jurait d'une si étrange façon dans la bouche du boucanier, — ce demi-sauvage placé si en dehors de la civilisation, — que de Morvan, une fois qu'il fut seul avec Montbars, s'empressa de lui demander une explication à ce sujet.

— C'est une drôle de chose que le cœur humain, Louis, lui répondit le chef des flibustiers. Ce Barbe-Grise, que tu vois si indifférent à tout, cet homme qui a laissé sa fille dans une ignorance sans nom, qui lui permet de s'exposer aux hasards de la mer, qui l'abandonne, pour ainsi dire, aux brutales passions de bandits, et dont un miracle seul l'a sauvée ; cet homme qui ne se dérangerait pas d'une ligne de son chemin pour réaliser une fortune, sacrifierait sans hésiter sa vie pour gagner un procès que depuis plus de trente ans il soutient en Europe ! Et sais-tu quelle est la cause de ce procès ? C'est incroyable ! il s'agit pour lui de prouver qu'il descend des véritables seigneurs de Kerjean, et qu'il a le droit de porter les armes de cette maison !

Le chevalier de Morvan fut moins surpris encore que content de ce que Montbars venait de lui apprendre.

Il était heureux de savoir que Jeanne appartenait à la noblesse. Pourquoi ? Il n'eût pu répondre à cette question.

Le lendemain, au point du jour, il se mettait en route, en compagnie de Montbars et de Barbe-Grise, pour le mont du Pithon, où il arrivait en même temps que son adversaire, le beau Laurent.

XXIV

Dans les premiers temps de l'occupation de l'île de Saint-Domingue par les Français, les duels entre les boucaniers entre les boucaniers avaient lieu sans témoins.

Les adversaires étaient seulement tenus de déclarer à leurs camarades le jour fixé pour la rencontre. Cette formalité accomplie, ils partaient ensemble, armés de leur fusil et se battaient comme bon leur semblait, à courte portée ou à longue distance. Quand l'un des

deux succombait, — et ce cas se présentait neuf fois sur dix, — un chirurgien était chargé par les boucaniers réunis de visiter le cadavre et d'examiner l'entrée de la balle. S'il trouvait qu'elle avait pénétré soit par le dos, soit trop de côté, le coup était, selon l'expression en usage, "imputé à perfidie ;" alors on attachait le vainqueur à un arbre et on lui cassait la tête.

Plusieurs boucaniers ainsi condamnés et exécutés avaient, à leurs derniers moments, protesté avec une rare énergie de leur innocence ; les premiers gouverneurs pour le roi qui arrivèrent dans l'île, ordonnèrent qu'aucun duel n'aurait lieu désormais sans témoins.

Toutefois, afin de ne pas étendre les querelles, les témoins n'étaient spécialement chargés des intérêts d'aucun des deux champions : leur mission se bornait à assister passivement au combat ; les adversaires réglèrent eux-mêmes les conditions du duel. De Morvan, mis au courant de ces détails par Montbars, voulut par une espèce de galanterie tout à fait dans son caractère, laisser l'initiative à Laurent.

— Monsieur, lui dit-il simplement, vous êtes plus habitué que moi à ces sortes d'affaires ; veuillez décider de quelle façon se passera le combat. J'accepte à l'avance, et tiens pour bon le mode que vous adopterez.

Laurent n'était plus en ce moment ce même homme que le lecteur a vu à Léogane, si impertinent, si emporté, si superbe : son air grave et sérieux prouvait le cas extrême qu'il faisait de son adversaire.

Du reste, rien dans sa contenance n'annonçait, non pas la crainte, mais la moindre émotion il eût été évident pour un observateur, qu'il apportait la plus complète indifférence dans cette lutte : un médecin qui eût compté les battements de son cœur n'aurait pu trouver une pulsation de plus par minute.

Quant à de Morvan, quoique son attitude répondit dignement à celle du beau Laurent, il n'était pas intérieurement aussi tranquille : il se sentait rattaché à la vie par d'enivrantes espérances. Sa jeunesse si longtemps comprimée, se révélait à lui, en ce moment décisif et solennel, avec toute la richesse de son avenir. Il voyait pour ainsi dire d'une forme matérielle le bonheur qu'il laissait derrière lui ; il ne songeait nullement au coup mortel qui, selon toute probabilité allait l'atteindre : il pensait seulement qu'il ne reverrait plus Nativa.

Bizarre phénomène de l'esprit humain ! L'image de Fleur-des-Bois qu'il connaissait à peine se confondait dans son esprit avec celle de la séduisante fille du comte de Monterey.

— Monsieur, lui répondit Laurent, il est incontestable pour moi que je vais vous tuer : ne voyez, je vous en conjure, dans cette déclaration, ni une fanfaronnade née d'un amour-propre exagéré, ni une ruse inventée pour troubler votre sang-froid et peser sur votre courage ! Je vous dis cela afin d'avoir le droit d'ajouter que j'éprouve pour vous une estime singulière, et que vous êtes depuis dix ans le seul homme réellement honnête et loyal que j'aie rencontré.

— Monsieur, dit de Morvan en souriant, votre franchise provoque la mienne : tout-à-l'heure, j'étais à moitié convaincu que cette rencontre devait m'être fatale ; à présent, je suis intimement persuadé que vous seul en serez la victime. Quelle est la cause de ce revirement dans mes idées ? Je l'ignore : je constate un fait, pas autre chose ! Permettez-moi donc, tout en vous remerciant, de refuser votre oraison funèbre par trop anticipée ! Il me serait possible d'éviter ce combat sans blesser en rien l'honneur que, là, foi de gentilhomme, je refuserais ! Hier, désirant observer la neutralité que nous nous étions pro-

mise, j'ai évité d'entamer avec vous un sujet de conversation qui, à chaque instant, débordait de mon cœur pour monter à mes lèvres. . .

— Expliquez-vous, monsieur, interrompit Laurent : un quart d'heure de plus ou de moins est peu de chose en comparaison de l'éternité qui va commencer pour l'un de nous deux ! Mais laissez-moi d'abord vous complimenter sur la réaction qui s'est opérée dans votre esprit ! Là, franchement, si votre balle me jette inanimé sur le sol, vous accomplirez une bonne action, car je suis aujourd'hui, grâce à la haine que j'éprouve pour les hommes, devenu un être implacable et féroce, un tigre altéré de sang et de carnage ! Vous voyez que je suis loin de tenir à me faire valoir. A présent, quel est donc, je vous prie, ce sujet de conversation qui, selon vos expressions, débordait hier à chaque instant de votre cœur pour monter à vos lèvres ?

— Connaissez-vous Nativa, monsieur, dit lentement de Morvan ? après avoir hésité.

Un sourire d'une indicible expression plissa les lèvres minces du beau Laurent.

— Vous voulez parler de la fille du comte de Monterey, n'est-ce pas ? Certes, je la connais ! — Après ?

— Après ? répéta de Morvan avec une fureur concentrée. Mais il me semble, monsieur, que ce nom vaut à lui seul une longue explication ! Vous avez indignement outragé cette jeune fille, et moi je l'aime !. . . Finissons-en, je vous prie. J'ai hâte de tenir votre existence au bout de mon mousquet !

Mon cher chevalier, dit le beau Laurent d'un ton moitié affectueux, moitié moqueur, je suis ravi que vous croyiez avoir contre moi un motif de vengeance. . . cela vous animera. Cependant, comme je ne désire pas vous priver de votre sang froid, je dois vous déclarer que fussiez-vous, — ce qui est fort possible, — l'amant de la senorita Sandoval, la conduite que j'ai tenue envers elle n'a rien qui puisse motiver votre grande colère ; au contraire. Je me hâte pourtant d'ajouter que Nativa vous serait extrêmement reconnaissante de ma mort. A présent que nous avons causé aussi longuement que font les héros d'Homère, passons au combat. N'avez-vous plus aucune demande à m'adresser ?

— Aucune, monsieur. Je vous répète que j'accepte d'avance et tiens pour bon tout ce que vous déciderez.

— Eh bien ! alors, nous allons remettre au sort le soin de décider qui de nous deux tirera le premier. Nous nous placerons ensuite à cinquante pas de distance. Si le premier qui fait feu manque son adversaire, — il faut prévoir en duel même les plus grandes improbabilités, — celui-là aura le droit d'avancer autant que bon lui semblera et de lui brûler la cervelle à bout portant. Quant aux autres conditions, nous nous en rapportons aux usages de la boucanerie !. . . Ah ! à propos ! il me reste à vous prévenir que l'un de ces usages veut que toute amorce brûlée compte comme coup tiré ! Si vous conservez le moindre doute sur la façon dont vous avez chargé votre mousquet, examinez-le de nouveau : ceci est fort essentiel !. . .

— Je réponds sur ma tête de cette arme ! dit Montbars, qui remit à son neveu le long fusil de Barbe-Grise.

Laurent fit jouer les fessorts de sa carabine regarda l'amorce, puis compta cinquante pas.

De flibustier portait des pistolets à sa ceinture, il s'en servit pour marquer, en les déposant à terre, les deux limites.

— Monsieur, dit-il, ce quadruple va décider qui de nous deux tirera le premier.

Laurent jeta la pièce d'or en l'air.

— Croix ! dit de Morvan.

Le quadruple tomba face.